

JEAN DE PARIS

Boïeldieu

(Après le chœur, les garçons et les filles de l'auberge se retirent)

- SCENE 2

PEDRIGO, LOREZZA

Personnages

LA PRINCESSE DE NAVARRE.

LE GRAND SÉNÉCHAL DE LA PRINCESSE.

JEAN DE PARIS

OLIVIER.

PEDRIGO, Maître d'auberge.

LOREZZA, sa Fille.

La Scène se passe dans le Royaume de Navarre.

ACTE I

Le théâtre représente une salle d'auberge. Au lever de la toile, PEDRIGO, LOREZZA, les Garçons et les Filles de l'auberge sont occupés à ranger la salle. Il y a sur le devant du théâtre, à gauche, un buffet.

- SCENE 1

PEDRIGO, LOREZZA, GARÇONS ET FILLES D'AUBERGE.

CHOEUR

Allons, vite; allons;
Point de négligence;
Filles et garçons,
Faites diligence/Faisons diligeum
Travaillez/Travaillons.
Balayez/Balayons.
Nettoyez/Nettoyons
Et mettez/Et mettons
En renom
Ma maison/Sa maison.

LOREZZA.

Eh quoi! vraiment! ce personnage
De haut parage
Qu'en ce moment
A recevoir on se prépare,
C'est la princesse de Navarre?

PEDRIGO.

Oui, mon enfant,
C'est la princesse de Navarre.

LE CHOEUR.

Quoi! la princesse de Navarre?

PÉDRIGO.

Oui la princesse de Navarre.

LE CHOEUR.

Cette femme dont la beauté
En tous les lieux est renommée.
Qui, par son esprit, sa gaîté,
Sait plaire autant qu'elle est aimée?

PÉDRIGO

Et qui de plus est soedr de notre roi,
A tout cela; ce qui ne gâte rien, je croi
Ainsi, vous le voyez, pour une telle aubaine,
On ne peut, mes amis, se donner trop de peine.
Allons donc, allons;
Point de négligence.

LE CHOEUR.

Allons vite, allons;
Point de négligence, etc. etc.

LOREZZA (avec humeur).

Il faut pourtant espérer, mon père, qu'on finira par la voir, cette princesse! Voilà quatre jours qu'elle nous tient sur pied, et que nous en sommes, nous, pour nos peines; vous, pour vos frais; à la fin cela commence....

PÉDRIGO

De la modération, ma fille! de la modération! des peines, des frais perdus, c'est désagréable sans doute, très désagréable!... et je suis bien souvent tenté de céder comme toi à ma mauvaise humeur....Cependant, comme les peines qu'on se donne ne me fatiguent pas, que les frais que je fais me sont payés, et que je ne vois rien autre chose qui puisse me tourmenter, je prends patience pour le reste, et je me résigne, mon enfant, je me résigne; imite moi.

LOREZZA.

Cela vous est bien facile à dire, mon père.

PÉDRIGO.

Le grand sénéchal de la princesse m'a dit qu'il ne pouvait m'indiquer précisément le jour du passage de son altesse; mais qu'à partir du premier de ce mois, il retenait pour elle et sa suite, toute mon auberge, afin qu'elle fût à tout moment libre, et prête à recevoir notre illustre voyageuse. Il m'a de même ordonné de tenir toujours en réserve les approvisionnement nécessaires pour le splendide repas qu'il doit faire servir.

LOREZZA.

Oh! surcet article je suis tranquille! car, d'après ce qu'il m'a paru, la chose à laquelle monsieur le grand sénéchal s'entend le mieux, c'est à commander un dîner.

PÉDRIGO

Tu te trompes, mon enfant; c'est à le manger. Mais n'en disons pas de mal; s'il mange bien, il paye de même; et j'en ai pour preuve l'argent qu'il m'a donné en dédommagement des pertes que pourront me faire éprouver les conditions qu'il m'a prescrites.

LOREZZA.

C'est, dit-on, d'après l'invitation du Roi de Navarre, notre auguste souverain, que la princesse retourne dans la Capitale?

PÉDRIGO.

Sans doute, elle ne s'en était éloignée que pour passer dans ses terres la première année de son veuvage; maintenant, son deuil est fini; et le Roi son frère, pressé par tous les princes de l'Europe, d'accorder à leurs vœux une beauté si célèbre, la rappelle à sa cour, afin qu'elle se décide elle-même en faveur du parti qui lui conviendra le mieux; et je crois que c'est assez flatteur pour cette auberge, la seule qui se trouve sur la route, que ce soit justement celle-là qu'ait choisie pour s'arrêter un aussi grand personnage.

LOREZZA.

Je suis de votre avis, mon père.

PEDRIGO.

Ce n'est pas que l'orgueil ni l'intérêt aient aucune prise sur moi; dieu merci! un me connaît; et l'on sait que le voyageur à pied et mal vêtu est accueilli par moi avec autant d'égards, d'empressement, que le seigneur porté dans la plus riche litière; peu m'importe quels soient mes hôtes, pourvu qu'ils soient honnêtes.

LOREZZA (à part)

Et qu'ils payent bien.

PÉDRIGO.

C'est là tout ce qu'il me faut. Mais que nous veut ce jeune homme?

- SCENE 3

PEDRIGO, LOREZZA, OLIVIER.

Trio

OLIVIER.
Salut à monsieur l'aubergiste.

PEDRIGO
Que voulez-vous, jeune garçon?

OLIVIER.
Un gîte dans cette maison.

LOREZZA.
Il a vraiment bonne façon.

PEDRIGO.
Ça m'a tout l'air d'un piéton.

OLIVIER.
Veuillez me satisfaire.

PEDRIGO.
Non.

OLIVIER.
quoi! non Permettez que j'insiste,.

PEDRIGO .
Çe serait inutilement;
Je n'ai pas un seul logement.

OLIVIER.
Je ne puis poursuivre ma route;
Souffrez, de grâce, que je goûte,
Quelque repos en ce logis.

PÉDRIGO
G'est impossible, je vous dis,.

Ensemble

OLIVIER (à Lorezzo)
Parlez, parlez pour moi, ma belle
Et j'obtiendrai, j'en suis certain.

LOREZZA (à Pédrigo)
Voyez sa fatigue cruelle;
Il n'en peut plus, c'est bien certain.

PEDRIGO.
C'est trop me rompre la cervelle;
Passez, passez votre chemin.

PEDRIGO.
Ce petit drôle a de la tête!
Eh vite! eh vite! allez-vous-en.

OLIVIER.
Pardon, il faut que je m'arrête,
Et que j'attende maître Jean.

LOREZZA.
Maître Jean? Pouvons-nous connaître
Ce personnage?

OLIVIER.
C'est mon maître

PEDRIGO.
Fort bien; mais vite allez-vous-en,
Sire écuyer de maître Jean.

Ensemble

OLIVIER (à Lorezza)
Parlez, parlez pour moi, ma belle.
Je meurs de soif, je meurs de faim;
Ah! quelle fatigue cruelle!

Je ne puis suivre mon chemin.
Parlez, parlez pour moi, ma belle,
Et j'obtiendrai, j'en suis certain.

LOREZZA (à son père)
Voyez, voyez comme il chancelle;
Il n'en peut plus, c'est bien certain..
Pourquoi cette rigueur cruelle?
Il ne peut suivre son chemin;
Voyez, voyez comme il chancelle;
Allons, allons, soyez humain.

PEDRIGO (à Lorezza)
Paix donc, paix donc, mademoiselle
(A Olivier)
Passez, passez, votre chemin;
C'est trop me rompre la cervelle.
(A Lorezza)
Ma patience est à sa fin.
Paix donc, paix donc, mademoiselle,
(A Olivier)
Passez, passez votre chemin.

LOREZZA (à Olivier)
Allons, jeune garçon; puisqu'on ne peut vous recevoir,
il faut prendre votre parti, et vous en aller. (bas à Olivier) Restez. (haut) Moi, mon père, je monte dans les
chambres. (bas à Olivier) Je descends dans la cuisine,
(haut) et je vais préparer tout ce qu'il faut pour votre
princesse; (bas à Olivier) pour votre déjeuner.

PÉDRIGO.
Aie bien soin que rien ne lui manque.

LOREZZA.
Suffit, mon père.

(elle sort)

OLIVIER (à part).
Cette jeune enfant est charmante!

- SCENE 4

PÉDRIGO, OLIVIER.

PÉDRIGO.
Ah ça, mon ami, je vous le répète; tous mes logements
sont retenus; ainsi donc, vous pouvez vous en aller.

OLIVIER.
M'en aller? eh! ne faut-il pas que j'attende mon maître
donc?

PÉDRIGO.
De quel pays est-il votre maître?

OLIVIER
Pardine! de Paris.

PÉDRIGO.
Il est de Paris?

OLIVIER.
Sans doute; aussi ne l'appelle-t-on jamais autrement que
Jean de Paris.

PÉDRIGO.
Ah! votre maître s'appelle Jean de Paris? comment donc?
c'est un fort beau nom qu'il porte là, un fort beau nom
assurément! eh bien! allez dire de ma part à vo-
tre maître, monsieur Jean de Paris, que tout Jean de Pa-
ris qu'il est, il peut chercher un gîte ailleurs.

OLIVIER.
Par conséquent, vous ne voulez point le recevoir?

PÉDRIGO
Non, non; et pour la dernière fois, non; c'est clair, je
crois?

- SCENE 5

PEDRIGO, OLIVIER, UN VALET D'AUBERGE.

LE VALET.

Voilà, not' maître, des chevaux de main qui arrivont; et je venons vous demander dans quelle écurie il faut les loger.

PÉDRIGO.

Parbleu! dans celle due j'ai fait préparer; il n'y a pas de doute que ce ne soit déjà une partie des équipages de la princesse.

LE VALET.

Ce n'est stapendant pas son nom que j'ons lu sur la couverture des chevaux.

PEDRIGO.

Et quel nom y avait-il?

LE VALET.

Celui du voyageur à qui ils appartiennent.

PEDRIGO.

Eh bien, imbécille! duel estce voyageur à qui ils appartiennent?

LE VALET.

Jean de Paris

(il sort)

PEDRIGO.

Jean de Paris!

OLIVIER.

Oui; comme il lui prend souvent fantaisie dz parcourir pédestrement avec moi les chemins de traverse, il envoie devant lui ses chevaux.

PÉDRIGO

Ses chevaux! (à Olivier) Couvrez-vous donc, mon petit ami; couvrez-vous. . .Pourriez vous me dire ce qui amène M. Jean de Paris dans la Navarre?

OLIVIER.

Il vient visiter la Capitale.

PEDRIGO.

Peste! il sera content; c'est une belle ville que Pampe-lune !

OLIVIER.

J'en ai entendu parler dans mon enfance. En sommes-nous encore loin?

PÉDRIGO.

A une demi-journée tout au plus. . . .Comment vraiment! votre maître coluptait s'arrêter ici

OLIVIER.

Sans doute.

PÉDRIGO.

En vérité; je suis désolé de ne pouvoir . . .mais cependant. . .écoutez donc . . .je me rappelle ... eh! oui vraiment! il me reste près de la cuisine une petite salle basse, un peu enfumée à la vérité, dont je pourrais disposer en faveur de votre maître, si toutefois vous croyez qu'il puisse s'en accommoder.

OLIVIER.

Eh! pourquoi pas? oh! il n'est pas difficile.

PÉDRIGO.

Eh bien! c'est une affaire arrangée.

OLIVIER.

Allons! va pour la salle basse enfumée.

PÉDRIGO

Vous entendez bien que quand ça se peut, moi, je ne demande pas mieux que de contenter tous mes hôtes.

- SCENE 5

Les précédens, LOREZZA.

LOREZZA.

Mon père! mon père! voilà tant de gens à pied! tant de gens à cheval! qu'on ne sait plus où les loger.

PÉDRIGO (à Olivier).

Vous voyez que je ne vous en imposais pas; et que j'attendais effectivement un bon nombre de voyageursAllons; qu'on redouble d'égards, d'attention pour ces nouveaux hôtes; vous savez à qui ces gens appartiennent?

LOREZZA.

Oui, ils m'ont dit....

PEDRIGO .

Qu'ils avaient l'honneur de servir . . . , .

LOREZZA.

Jean de Paris.

PÉDRIGO .

Jean de Paris!

OLIVIER.

Sans doute; c'est sa suite.

PÉDRIGO (à part)

Sa suite! (à Olivier) Monsieur aurait peut-être besoin de se raffraîchir? (à Lorezza) Allons vite, qu'on le serve.

LOREZZA.

Oui, mon père; j'ai là tout ce qu'il faut.

(Elle va chercher un verre et une bouteille dans le buffet)

OLIVIER.

Mille pardons de la peine, ma belle enfant.

(Il boit)

LOREZZA.

De la peine? oh que non pas! c'est bien plutôt un plaisir.

OLIVIER.

Allons, M. l'hôte; sans plus tarder, faites préparer, je vous prie, la petite salle basse.

PÉDRIGO (à lui-même)

Sa suite !

OLIVIER.

Eh bien! qui vous arrête?

PEDRIGO.

Oh rien ! c'est que je pense à une chose . . . Parbleu, sans doute!

OLIVIER.

Quoi donc?

PEDRIGO.

Je m'étais réservé pour mon usage une partie de l'entresol; à la rigueur, je peux me passer de ce logement; et si M. Jean de Paris voulait l'occuper.

OLIVIER.

Oh! cela vous gênerait peut-être?

PÉDRIGO.

Pas du tout.

OLIVIER.

Eh bien! à la bonne heure: va donc mainteuaut pour l'entresol!

PÉDRIGO.

Il est tout-à-fait gentil, ce jeune voyageur; tout-à-fait gentil!

LOREZZA (à part)

Je n'ai pas attendu si longtemps que mon père pour m'en apercevoir.

PÉDRIGO (à Olivier)

Mais dites-moi donc; quel est ce M. Jean de Paris pour voyager avec autant

OLIVIER.

Vous ne voyez rien encore. Je vous attends à son arrivée! Oh! mon maître a une manière de courir le pays qui n'est pas celle de tout le monde.

PÉDRIGO,

Vraiment?

OLIVIER.

Écoutez plutôt.

Air

Lorsque mon maître est en voyage,
Oh! c'est superbe, en vérité;
Quel train brillant! quel équipage!
Dans sa marche, quelle gaîté
Aussi, partout, sur son passage,
Chacun se dit, tout transporté
« Voyez, voyez quel étalage!
« Quel train brillant, quel équipage!
« Oh! c'est superbe, en vérité.
On voit gens de toute manière,
A pied, à cheval, en litière
C'est l'un avec son cor, *tou, tou*, qui vous poursuit
L'autre avec son fouet, *clic, clac*, vous étourdit.
On ne voit que bagages,
Equipages,
Chariots
Et ballots
Et chevaux.
Vient ensuite notre musique,
Superbe et même magnifique;
Car elle fait un tel fracas,
Que souvent on ne s'entend pas.

Lorsque mon maître est en voyage, etc.

PEDRIGO .

Ah ça! mais votre maître est donc?

OLIVIER.

Un voyageur que nulles dépenses n'effrayent; et qui, lorsqu'il est content de son hôte, ne le quitte jamais sans lui laisser les preuves les plus palpables de sa magnificence et de sa générosité.

PÉDRIGO (à part)

Peste !

OLIVIER.

Il suit de près ses équipages; ainsi donc qu'on dispose au plutôt le petit entresol.

PEDRIGO (*tirant à part Olivier*)

Attendez . . . attendez! je fais encore une réflexion; votre maître ne doit s'arrêter ici que pour dîner: ce serait bien le diable, si justement pendant ce temps-là, mes autres voyageurs allaient arriver. Je ne vois donc pas pourquoi, au lieu de mettre M. Jean de Paris dans cet entresol, où il serait fort à l'étroit, je ne le logerais pas au premier, dans le grand appartement.

OLIVIER.

Sans doute allons! va pour le grand appartement du premier!

LOREZZA.

Mais, mon père, il fallait donc me dire cela; à présent, moi, voilà que j'ai arrangé la chambre comme pour une princesse, et non pas . . .

PÉDRIGO

Eh qu'importe! ne te l'ai-je pas dit cent fois? ici nulle différence entre les voyageurs, mêmes soins, mêmes égards pour tous: oh! je suis ferme en mes principes, moi. (*A Olivier*) Ah ça! vous m'avez bien dit le nom de votre maître, mais j'ignore ce qu'il est, ce qu'il fait.

OLIVIER.

Il dort; il boit, il mange, se promène et se repose.

PÉDRIGO

Il fait tout cela! Cet homme là n'a pas un instant à lui; mais enfin, il a un état sans doute?

OLIVIER.

Et un fier état encore!

PÉDRIGO

Quel est-il donc?

OLIVIER. Bourgeois de Paris.

PÉDRIGO

Bourgeois?

OLIVIER

Oui.

PÉDRIGO

Eh bon Dieu! je l'aurais pris pour un prince, au train qu'il mène.

OLIVIER.

Ah dame! voyez-vous, un Bourgeois de Paris, ça vaut un seigneur de Pampelune.

PEDRIGO.

Parbleu! je suis bien curieux de faire connaissance avec un pareil personnage.

OLIVIER.

Vous allez être satisfait; car je l'entends qui s'avance escorté d'une partie de ses gens.

- SCENE 7

Les précédents, JEAN, suite de Jean.

Morceau d'ensemble

JEAN.

Allons, amis, que tout notre équipage
En ce logis se repose un moment;
Et puis, toujours chantant, toujours gaîment,
Continuons après notre voyage.

CHOEUR.

Allons , amis , etc.

JEAN.

Vîte, qu'on me serve à l'instant.

OLIVIER.

On va vous servir à l'instant.

PEDRIGO.

Il ne perd pas de temps, vraiment.

JEAN.

Ah! quel plaisir que celui de la table!
En est-il un plus doux, plus délectable?
Toujours joyeux, quand j'ai le verre en grain,
Je ris, je chante et nargue le chagrin.
Qu'on me prépare le Madère,
Le Roussillon vieux et brûlant,
Et le Champagne pétillant
A la mousse blanche et légère.

PEDRIGO.

Ce bourgeois semble un bon vivant!

ENSEMBLE
Allons, amis, que tout notrâ équipage, Etc. etc.

JEAN (à *Pédrigo*)
Monsieur l'aubergiste, votre hôtellerie est libre? . . .
...oui; c'est bon; je la retiens.

PÉDRIGO.
Malheureusement un autre vous a prévenu.

JEAN.
Et cet autre, quel est-il?

PÉDRIGO
M. le grand sénéchal de son altesse Madame la princesse de Navarre.

JEAN.
Et M. le grand sénéchal de son altesse madame la princesse de Navarre, que vous a-t-il donné pour cela?

PÉDRIGO
Toute mon auberge est payée par lui, sur le pied de vingt piastres.

JEAN (*lui jetant une bourse*)
En voilà cent. (à ses gens) Enfants, toute l'auberge est à votre disposition.

PÉDRIGO.
C'est fort bien; mais cependant . . . , . .

JEAN (à *Pédrigo*)
Avez-vous de quoi traiter moi et mes gens?

PÉDRIGO.
J'ai bien ici des provisions; mais le sénéchal les a aussi retenues d'avance.

JEAN (*jettant une bourse à Pédrigo*)
Moi, d'avance, je les paye. (à ses gens) Amis, les provisions vous appartiennent.

PÉDRIGO.
Mais c'est

JEAN.
Un marché conclu; allez donner vos ordres.

LOREZZA (à *part*)
M. le bourgeois de Paris a le ton bien décidé.

PEDRIGO (à *part*)
Je ne sais qu'elle puissance me force d'en passer par où ce diable d'homme là veut; dépêchons-nous pourtant de tout préparer, afin de le garder le moins de tems possible. (*Haut*) Allons vous autres! suivez-moi: je vais vous donner un échantillon de mon savoir faire.

OLIVIER.
Ainsi donc, pour cette fois, va pour toute la maison!

PÉDRIGO
Ma foi oui! comme vous dites; va pour toute la maison!

(*Il sort avec sa fille et la suite de Jean*)

- SCENE 8

JEAN, OLIVIER.

JEAN.
Eh bien! Olivier, que dis-tu de cette xnanière de voyager?

OLIVIER.
Elle est neuve, bigarre, même un peu folle c'est plus qu'il n'en faut pour la rendre charmante aux yeux d'un page, monseigneur.

JEAN.

Tu penses donc?. .

OLIVIER.
Qu'à cet habit simple et grossier que vous portez avec une aisance extraordinaire, qu'à ces manières grivoises que vous imitez avec tant de naturel, il n'y a personne qui ne vous prenne plutôt pour un bourgeois de la cité, que pour le fils de Philippe de Valois, et l'héritier présomptif de la couronne de France.

JEAN.
Tu conviendras aussi que mon nom, qui n'est rien moins que pompeux, me seconde à merveille dans le plan que j'ai formé.

OLIVIER.
Le titre de roi de France qui doit le suivre un jour, suffirait pour lui donner de l'éclat, si toutefois vos actions ne s'étaient pas chargées de ce soin.

JEAN.
Point de louanges; je ne les aime point. En alliant le mieux que j'ai pu l'intérêt de ma gloire au soin de mes plaisirs, je n'ai fait qu'accomplir la loi que l'honneur prescrit à tout brave et preux chevalier.

OLIVIER.
Que ce nom est cher à mon coeur! et que les devoirs qu'il impose me semblent doux à suivre!

JEAN.
Apprends à les connaître, pour les bien remplir un jour.

Duo

Rester à la gloire fidèle,
Des dames chérir les attraits
Voilà, voilà ce qui s'appelle
Agir en chevalier français.

Ensemble.

Rester à la gloire fidèle , etc. etc.

JEAN.
Pour te montrer digne d'avance
De porter le plus beau des noms,
Suis, en toute circonstance,
Et mon exemple et mes leçons.

OLIVIER.
Je veux, pour mériter d'avance
De porter le plus beau des noms,
Suivre, en toute circonstance,
Et votre exemple et vos leçons.

JEAN.
Honneur à la chevalerie!

OLIVIER.
Honneur à la chevalerie

JEAN.
Aime et sers ton dieu, ta patrie.

OLIVIER.
Ils me sont plus chers que la vie.

JEAN.
De ton roi sois toujours l'appui.

OLIVIER.
Je jure de mourir pour lui.

JEAN.
Sois galant auprès de ta belle.

OLIVIER.
Je jure de vivre pour elle.

JEAN.
A la dame que nous servons,
Songe qu'en tout tems nous devons
Amour, respect, soins, assistance;

De plus, fidélité, constance.

OLIVIER.

De plus, fidélité, constance
Suivrai-je, en cette circonstance,
Ou votre exemple ou vos leçons?

JEAN.

Suis, en toute circonstance,
Et mon exemple et mes leçons.

Ensemble.

Rester à la gloire fidèle,
Des dames chérir les attraits
Voilà, voilà ce qui s'appelle
Agir en chevalier français.

OLIVIER.

Vos conseils sont gravés là,
Monseigneur; et jamais ils ne s'en effaceront.

JEAN.

A merveille, Olivier! Mais pour l'instant laissons cela;
et ne songeons qu'à mener à bien l'aventure dans laquelle
je me suis engagé.

OLIVIER.

De quelque manière que tourne votre entreprise, on
viendra du moins que, si l'exécution en est un peu folle,
le motif en est fort sage.

JEAN.

Sans doute: en cette occasion la prudence seule a réglé
mes démarches; frappé des éloges continuels que les qualités
brillantes de la princesse de Navarre lui attirent
en tous lieux, instruit des tentatives formées par tous
les grands de l'Europe pour obtenir un pareil trésor,
mon imagination s'échauffe, et m'inspire le désir de me
mettre comme eux sur les rangs; mais cependant plus sage
que mes rivaux, avant de me déclarer, je conçois le projet
de m'assurer par moi-même si, en effet, la princesse
justifie tout ce que la renommée publie d'elle. Je
sollicite du roi mon père le consentement de partir sous
ce déguisement; je l'obtiens; alors suivi de toute ma
maison, accompagné des plus nobles chevaliers du royaume,
je forme une espèce de caravane, qui, me permettant
de me faire escorter de tous mes bagages, me donne les
moyens de pouvoir en un instant, suivant les circonstances
où je me trouverai, me transformer de simple bourgeois
qui court le pays avec ses gens, en un prince puissant
qui marche environné de tout l'éclat qui convient à son rang.

OLIVIER.

Jusqu'à présent tout semble vous présager le plus heureux succès.

JEAN.

Ayant appris que la princesse devait descendre dans cette auberge, je me suis décidé à prendre les devants pour me rendre maître du terrain. Maintenant la princesse peut arriver. La singularité de mes manières, le soin que j'ai pris de mettre tout ceci à ma disposition, les surprises que je lui ménagerai, tout doit nécessairement me procurer l'occasion de m'approcher d'elle. Alors, grâce au peu d'étiquette qu'on observe dans un lieu comme celui-ci, je pourrai mieux que partout ailleurs, la voir, l'observer, juger de sa beauté, apprécier son esprit, et remplir, en un mot, le but de mon voyage, avant même qu'il soit terminé.

OLIVIER.

Voilà ce qui s'appelle savoir mettre le tems à profit.

JEAN.

Songe de ton côté à me seconder de ton mieux; tu connais mes projets, occupe-toi des moyens de les exécuter.

OLIVIER.

Oui, Monseigneur, comptez sur mon zèle et mon activité. Je vais former mon plan, dresser mes batteries, faire mes reconnaissances, et vous prouver que je sais me tirer avec honneur des expéditions qui me sont confiées.

(Il sort)

- SCENE 9

JEAN (*seul*)

Mes vœux seront donc remplis! Bientôt je verrai cette princesse si célèbre..... et dit-on si dangereuse.

- SCENE 10

JEAN , PÉDRIGO.

PÉDRIGO.

Parbleu! monsieur Jean de Paris, me voilà, grâce à vous dans un bel embarras!

JEAN

Quoi donc?

PÉDRIGO.

Le grand sénéchal est à vingt pas d'ici.

JEAN (*très-tranquillement*)

Le grand sénéchal?

PÉDRIGO.

Sans doute: il compte trouver cette auberge vide.

JEAN.

Eh bien! il la trouvera pleine.

PÉDRIGO.

C'est ce dont j'enrage! Que va-t-il devenir?

JEAN.

Ce que je serais devenu, si je fusse arrivé après lui.

PÉDRIGO.

Oh parbleu! vous! vous eussiez passé votre chemin.

JEAN

Eh bien! il passera le sien,

PÉDRIGO

Mais il m'a rayé d'avance.

JEAN

Moi, de même.

PÉDRIGO

Il m'accusera d'être de mauvaise foi:

JEAN.

Rien de plus vrai.

PÉDRIGO.

Me traitera de fripon.

JEAN.

Pour le moins.

PÉDRIGO .

Me fera pendre.

JEAN.

Tout au plus.

PÉDRIGO.

Par ma foi! c'est bien assez; et je vous regarderais come le plus charitable des humains, si vous vouliez m'pargner ce désagrément.

JEAN.

Eh bien! que faut-il pour cela?

PÉDRIGO.

Partir au plus vite, vous et vos gens. Il n'y a pas un moent à perdre; songez que la princesse de Navarre, cet auguste personnage, dont vous occupez ici la place, suit de près le Sénéchal, et s'attend, à son arrivée, à trouver son repas et son logement tous prêts.

JEAN.
Vraiment? Sans doute.

JEAN.
Vous m'en direz tant!

PÉDRIGO
Ces considérations doivent vous paraître

JEAN.
Sans réplique.

PÉDRIGO.
Vous allez donc?

JEAN.
Retrouver mes gens; et leur dire de faire les apprêts .

PÉDRIGO .
De leur départ?

JEAN.
De mon dîner De votre côté, mon cher hôte, ne négligez rien pour que mon repas soit digne de votre réputation, et de mon appétit.

(*Il sort*)

- SCENE 11

PEDRIGO.
Oh le maudit bourgeois! le maudit bourgeois! si par malheur le sénéchal. . . .

LOREZZA (*en dehors*)
Par ici, M. le sénéchal, par ici.

PEDRIGO.
Ah! mon dieu! le voici! que lui dire? que lui répondre? ce n'est pas pour me vanter, mais la peur me galoppe d'une rude manière!

- SCENE 12

LE SÉNÉCHAL, PÉDRIGO, LOREZZA.

Air

LE SENECHAL.
Qu'à mes ordres ici tout le monde se rend;
C'est moi, grand sénéchal, moi qui parle et commande.
Puisqu'en ce lieu c'est à moi d'ordonner,
J'ordonne donc qu'on serve le dîner.
C'est la princesse de Navarre
Que je vous annonce en ces lieux;
C'est la merveille la plus rare
Qu'ait pu former la main des dieux

PEDRIGO.
Monsieur...

LE SENECHAL.
C'est bon.

LOREZZA.
Faut-il?....

LE SENECHAL.
Silence!

PÉDRIGO (*à part*)
Bon dieu! quel air! quelle importance!

LE SENECHAL.
La princesse trouvant
Tout prêt en arrivant,
De son grand sénéchal reconnaîtra le zèle.
Bravo! s'écrit-elle;
Puis, avec cette grace aimable et naturelle
Qui ne saurait l'abandonner,
Elle dira... dira... qu'on serve le dîner.

C'est la princesse de Navarre, etc.

Par vos soins, votre zèle,
Méritez sa faveur;
En ce lieu, que pour elle
On redouble d'ardeur.

C'est la princesse de Navarre
Que je vous annonce en ces lieux.
C'est la merveille la plus rare
Qu'ait pu former la main des dieux.

PEDRIGO (*A part*)
Tâchons de payer d'assurance. (*Haut*) C'est aujourd'hui, sans doute un grand honneur pour moi. . . . que d'avoir l'honneur de recevoir un hôte tel que Monsieur le grand sénéchal.

LE SENECHAL.
Trêve aux compliments. Pensons au plus pressé: tous les logemens sont prêts, sans doute?

PÉDRIGO (*à part*)
Nous y voici!

LE SENECHAL
Vous sentez de quelle importance il est pour vous de satisfaire en tout une personne telle que son altesse madame la princesse de Navarre.

- SCENE 13

Les précédens, JEAN.

JEAN (*au fond du théâtre*)
Voilà donc Monsieur le grand sénéchal! faisons connaissance avec lui.

LOREZZA.
Est-ce vrai ce qu'on dit comme ça, Monsieur le sénéchal, que cette princesse va tout exprès à la cour pour choisir un mari?

LE SENECHAL.
C'est une affaire faite, mon enfant, son choix est arrêté.

JEAN (*à part, mais élevant la voix*)
Arrêté!

LE SENECHAL.
Qui parle ainsi? (*Il aperçoit Jean*) Quel est cet homme? que veut-il? d'où sort-il? où va-t-il?

JEAN (*s'avançant sur la scène*)
Vous allez le savoir, Monsieur le sénéchal; cet homme est un bon et franc bourgeois, qui, pour son plaisir et ses affaires, se transporte le plus gaiement qu'il peut, de la France dans la Navarre. La promenade est un peu longue, m'a dit comme ça mon père, en me faisant ses adieux; mais n'importe, va toujours, mon garçon, va; cela te dégourdira, tu verras du pays, tu en feras voir à ceux qui t'accompagneront, et même peut-être à ceux que tu rencontreras: sur cela j'ai pris ma course, et me voici.

LE SENECHAL (*A part*)
Quel ton grossier! quelle manière commune! (*Haut*) M. l'hôte, puis-je savoir comment il se fait que malgré nos conventions, ce voyageur se trouve dans votre auberge?

PÉDRIGO
Ma foi, il me serait difficile de vous l'expliquer; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il m'est arrivé ce matin avec une nuée de je ne sais quels gens; qu'il s'est enparé des logemens de la princesse, qu'il s'est emparé de son dîner, et que pour peu qu'on le laisse faire, il finira je crois, par s'emparer d'elle-même.

LE SENECHAL.
Quelle audace! oser s'approprier le logeant, et bien plus encore! le dîner d'une princesse de Navarre! Vous

ne savez donc pas?

JEAN.

Pardonnez-mo ; je sais très-bien qu'une princesse de Navarre, après une longue course, sent son estomac vuide tout comme un autre; aussi, bien loin de songer à lui ravir un dîner, suis-je résolu à l'engager à venir sans façon partager le mien.

LE SENECHAL.

Qu'entends-je! peut-on pousser plus loin l'oubli de toutes les convenances! je n'y tiens plus! je n'y tiens plus! Monsieur le bourgeois, choisissez de sortir dans une minute par cette porte, ou dans trois par cette fenêtre.

JEAN.

J'en suis vraiment désolé, Monsieur le sénéchal; mais toutes aimables que sont vos propositions, je ne puis accepter ni l'une ni l'autre.

LE SENECHAL.

Comment? vous ne sortirez point

JEAN.

Non, vous dis-je.

LE SENECHAL.

Non?

JEAN.

Non.

Finle.

LE SENECHAL.

Ce sang froid me désespère
Allons vite, il faut partir.

JEAN.

Je voudrais vous obéir;
Mais, soit dit sans vous déplaire,
Cette auberge est à mon gré
M'y voici; j'y resterais.

LE SENECHAL.

Agir de cette manière
Avec un grand sénéchal
Ah! monsieur le téméraire,
Vous vous en trouverez mal.

JEAN.

Que ce courroux se modère,
Monsieur le grand sénéchal;
De grace, point de colère
Cela peut vous faire mal.

LE SENECHAL.

Craignez, craignez ma colère

Ensemble.

A partir bon gré malgré
Bientôt je vous forcerai.

PEDRIGO, LOREZZA.

A la fin vous céderez,
Et d'ici vous partirez.

JEAN.

Cette auberge est à mon gré;
M'y voici, j'y resterais.

LE SENECHAL.

Ainsi donc, j'aurai beau faire

JEAN.

Je le crois, en vérité.

LE SENECHAL (très vivement)

Vous êtes bien entêté!

JEAN (très froidement)

Monsieur, j'ai du caractère.

LOREZZA

Pourquoi donc vous obstiner?
Partez, cédez-lui la place.

JEAN.

Ne faut-il pas que je fasse
Les honneurs de mon dîner?
Oui, de traiter la princesse
Je me fais un vrai plaisir.
(au Sénéchal)

Monsieur, avec son Altesse,
Je vous invite à venir.

Ensemble.

LE SENECHAL,

Qui? vous! traiter la princesse!
Oh! je n'y puis plus tenir!
Bientôt de votre hardiesse,
Elle saura vous punir.

PEDRIGO, LOREZZA.

Qui? vous! traiter la princesse!
Bannissez un tel desir.
Bientôt de votre hardiesse,
Elle saurait vous punir.

JEAN.

Oui, de traiter la princesse,
Je me fais un vrai plaisir.
Monsieur, avec son Altesse,
Je vous engage à venir.

- SCENE 14

Les précédons, OLIVIER.

OLIVIER.

Voilà, voilà la Princesse!
Je viens vous en avertir.

LE SENECHAL.

Voilà, voilà la Princesse
Allons vite, il faut partir.

(Le Sénéchal va au-devant de la Princesse)

- SCENE 15

Les précédens, LA PRIMESSE DE NAVARRE, DAMES ET GENS DE SA SUITE.

Ensemble

DAMES ET GENS DE LA PRINCESSE.

Voilà, voilà la Princesse!
Disposez tout en ces lieux;
Qu'à la servir on s'empresse;
Qu'on prévienne en tout ses vœux.

JEAN, OLIVIER.

Voilà, voilà la princesse!
Observons-la de mon mieux.
Sur son front quelle noblesse!
Quelle douceur dans ses yeux

LA PRINCESSE.

Quel plaisir d'être en voyage
Jamais l'œil n'est en repos;
Toujours sur votre passage
S'offre des objets nouveaux.
Ici, lieu sombre et sauvage;
Plus loin, riant paysage;
Au murmure des ruisseaux
Qui serpentent sous l'ombrage
Succède dans un bocage
L'aimable chant des oiseaux.

JEAN (à part)

Que sa voix est douce et tendre!

Quel charme, en goûte à l'entendre

LA PRINCESSE (*part, en regardant Jean de Paris*)

C'est le Prince!

Au piège qu'il veut me tendre
Feignons de me laisser prendre.

(*haut*)

Dites-moi donc, Sénéchal,
Quel est cet original
Qui, dans cette hôtellerie,
Sans nulle cérémonie,
Veut s'installer malgré vous

LE SENECHAL.

Vous le voyez devant vous.

LOREZZA (*à Jean*)

N'excitez point son courroux
Croyez-moi, retirez-vous.

JEAN.

Bien loin que je me retire,
Plus que jamais je dois dire:
Cette auberge est à mon gré,
M'y voici, j'y resterai.

LE SENECHAL.

Cet homme est insupportable
Il me fait donner au diable!
A partir, bon gré, mal gré,
Bientôt je le forcerai.

LA PRINCESSE (*au Sénéchal*)

Sénéchal, soyez traitable;
Car la chose est véritable
Plus vous vous emporterez,
Plus vous me divertirez.

PÉDRIGO, LOREZZA (*à Jean*)

Ce qu'on veut est raisonnable;
Devenez donc plus traitable
Dites que vous céderez,
Que d'ici vous partirez.

JEAN.

Ce qu'on veut est raisonnable
Mais je suis tenace en diable
Cette auberge est à mon gré;
M'y voici, j'y resterai.

OLIVIER.

Ce qu'on veut est raisonnable;
Mais il est tenace en diable
Et ce que vous désirez
Jamais vous ne l'obtiendrez.

LE SENECHAL.

Quand vous aurez connaissance
De toute son insolence,
Madame, votre courroux
Eclatera malgré vous.

LA PRINCESSE.

Qu'a-t-il fait? Parlez, de grâce.

LE SENECHAL.

Non content que son audace
Lui livre cette maison,
Au repas qu'on lui prépare
Il invite sans façon
La princesse de Navarre.

LE CHOEUR.

Il invite sans façon
La princesse de Navarre.

LA PRINCESSE.

Pareil trait sans doute est rare,
Et mérite attention.

JEAN.

Ah! d'un bourgeois sans façon,

Si l'offre aujourd'hui vous blesse,
Daignez l'excuser, Princesse.

LE CHOEUR.

Non, ta proposition.
Mérite punition.

LE SENECHAL.

En pareille occasion,
Quel parti voulez-vous prendre?

LA PRINCESSE,

Lequel?... celui de me rendre
A son invitation.

Ensemble.

TOUS.

Elle consent à se rendre
A son invitation!

LA PRINCESSE.

Oui, je consens à me rendre
A son invitation.

JEAN.

Elle consent à se rendre
A mon invitation.

JEAN.

Je traiterai la princesse!
Ah! quel honneur! quel plaisir!
(*au sénéchal*)

Monsieur, avec son Altesse
Je vous engage à venir.

ensemble.

LE SENECHAL.

A-t-elle perdu la tête?
A son plan elle se prête!
Oh! le fait est assuré,
De dépit je créverai!

LA PRINCESSE.

Il croit que je perds la tête;
A tourner la sienne est prête;
Plus je le désolerai,
Plus je me divertirai.

JEAN (*bas à Olivier*)

Bien vite, que tout s'apprête;
(*haut*)

Je l'avais mis dans ma tête,
Cette auberge est à mon gré,
Je l'ai dit, j'y resterai.

OLIVIER.

J'ai mon projet dans la tête.
Comptez sur moi pour la fête.
J'en suis sûr, je conduirai
Cette affaire à votre gré.

TOUS LES AUTRES PERSONNAGES.

A son plan elle se prête
En ce cas, que tout s'apprête.
Allons, amis, allons gué!
Que tout se passe à son gré.

ACTE II.

Le théâtre représente une campagne agréable. On voit à gauche la façade extérieure de l'auberge; à droite s'élève, sur le devant de la scène, un dôme de fleurs et de feuillages, sous lequel est une table.

- SCENE 1.

OLIVIER , LOREZZA.

LOREZZA.

Eh bien! M. le voyageur, qu'en dites-vous? Nous n'avons pas perdu de temps, je crois; et vous devez être satisfait de l'empressement que mes compagnes et moi avons mis à remplir vos intentions?

OLIVIER.

Sans doute, et je compte sur le même zèle pour l'entière exécution de mon plan.

LOREZZA.

ah! mon dieu! tant qu'il ne s'agira que de faire des bouquets, d'arranger des guirlandes, et surtout de chanter et de danser, je vous réponds de moi et de toutes les jeunes filles des environs: une seule chose m'effraye pourtant; c'est que vous, qui êtes tait à vos belles demoiselles de Paris, vous allez nous trouver peut-être bien gauches, nous autres villageoises.

OLIVIER.

Pourquoi donc? Vous avez vos agréments, comme elles ont aussi les leurs.

LOREZZA.

Oh dame! voyez vous; c'est qu'elles doivent avoir une manière de chanter, de danser, si différente de la nôtre!

OLIVIER.

En effet; je crois que cela se ressemble peu. . . au reste, vous en pouvez juger.

Duo

Dans une humble et simple romance,
Une belle dame à Paris,
Fait à propos mainte cadence,
Et du bon goût obtient le prix.

LOREZZA.

Dans une chansonnette
Où règne l'enjouement,
Ici, jeune fillette
Fait briller son talent.

OLIVIER.

Lorsque dans un cercle elle chante,
Ravissant l'oreille et les yeux,
Elle mêle à sa voix touchante
Les sons d'un luth harmonieux.

LOREZZA.

Lorsque nous faisons paître
Nos moutons près du bois,
La musette champêtre
Accompagne nos voix.

OLIVIER.

Il faut la voir un jour de fête,
Lorsqu'à danser elle s'apprête
Quelle noblesse dans ses pas
Et quelle grâce dans ses bras

LOREZZA.

Il faut nous voir un jour de fête,
Lorsqu'à danser chacun s'apprête
L'amour entrelace nos bras,
Et le plaisir guide nos pas.

OLIVIER.

Aussi brillante que légère,
Elle, danse comme cela
Ta, la , la, la, etc., etc.

(Il forme quelques pas avec grâce)

LOREZZA.

Nous, sans apprêts, sur la fougère,
Nous sautons tous comme cela
Ta, la, la, la, etc., etc.

(Elle saute et danse gaiment)

Ensemble.

LOREZZA.

Il faut nous voir un jour de fête,
Lorsqu'à danser chacun s'apprête
L'amour entrelace nos bras,
Et le plaisir guide nos pas.
Oui, sans apprêts, sur la fougère,
Nous sautons tous comme cela
Ta, la, la, la , etc., etc.

OLIVIER.

Il faut la voir un jour de fête,
Lorsqu'à danser elle s'apprête
Quelle noblesse dans ses pas!
Et quelle grâce dans ses bras!
Aussi brillante que légère,
Elle danse comme cela
Ta, la, la, la, etc., etc.

(Ils dansent tous les deux, Olivier avec grâce et noblesse, Lorezza avec abandon et enjouement)

OLIVIER.

On ne peut mieux, Lorezza.

LOREZZA.

J'étais bien aise de vous prouver qu'au village comme à la ville, on sait dans l'occasion se tirer d'affaire. . . Mais je vois votre maître; je vous laisse avec lui.

(elle sort)

- SCENE 2

JEAN, OLIVIER.

OLIVIER.

Eh bien! monseigneur, vous avez vu la princesse; un de ses regards est tombé sur vous, et vous voilà soumis aux douces lois de l'amoureux servage.

JEAN.

Si j'en goûte les plaisirs, j'en éprouve aussi les inquiétudes.

OLIVIER.

Comment?

JEAN.

Sans doute; d'après quelques mots échappés à ce maudit sénéchal, je n'ai que trop à craindre d'avoir été prévenu par un rival plus heureux que moi, puisqu'il semblerait que la princesse s'est déjà déclarée en sa faveur.

OLIVIER.

Le tour serait ma foi piquant! quoi! venir de si loin, faire tant de frais, se donner tant de peines; et tout cela pour arriver à l'instant du triomphe d'un rival! un tel incident serait fait pour décourager l'âme la plus intrépide, et par conséquent la vôtre, monseigneur.

JEAN.

Qui? moi! je me laisserais abattre au premier choc? peux-tu le croire, Olivier? et ne sais-tu pas que dans un cœur tel que le mien, le désir s'augmente en raison des obstacles qu'il ren contre? Qu'un être faible et vulgaire cherche des succès faciles; moi, je ne prise la victoire qu'autant qu'elle m'est disputée.

OLIVIER

Allons, monseigneur; en ce cas, marchez à votre but.

JEAN

C'est aussi mon dessein . . . : Vas donc voir si tout se dispose suivant mes désirs.

OLIVIER.

Oui , monseigneur

(il sort)

- SCENE 3

JEAN.

Je dois en convenir: le désir de connaître la Princesse et l'espoir de lui plaire, m'ont fait prendre une résolution assez bizarre.....N'importe! je ne regrette ni le tems, ni les fatigues qu'elle me coûte; selon moi, tout instant qui n'est point consacré à servir la patrie ne peut être mieux employé qu'à rendre hommage à la beauté.

Air

En brave et galant paladin,
L'amour au coeur, le fer en main,
J'aurai toujours présent, soit en paix, soit en guerre,
Les mots chers et sacrés que porte ma bannière.

Tout à l'amour! tout à l'honneur!
D'un vrai Français c'est la devise.
Si le plaisir, si la valeur
Lui font tenter une entreprise,
Il faut qu'à l'instant il se dise
Je suis Français; j'ai pour devise
Tout à l'ainour! tout à l'honneur!

Entre la gloire et son amie
Heureux qui partage sa vie!
Au milieu du tumulte, assiéger des remparts,
A l'ombre du mystère attaquer une belle;
Soumettre par la force un noble enfant de Mars,
Réduire par l'adresse une beauté rebelle;
C'est remportant tour-à-tour
Une double victoire,
Satisfaire à la fois ce qu'on doit à l'amour,
Ce qu'on doit à la gloire.

Tout à l'amour! tout à l'honneur! etc. etc.

- SCÈNE 4

JEAN, LE SÉNÉCHAL.

LE SENECHAL.

Eh bien! monsieur le bourgeois! ce repas offert avec tant d'empressement, s'apprête avec bien de la lenteur. Quand donc satisferez-vous le plus vigoureux appétit que jamais voyageur ait éprouvé?

JEAN.

Dans un instant son Altesse sera servie.

LE SENECHAL

Que vous devez être fier de l'honneur qu'elle vous fait! Moi, je n'en reviens pas! Une princesse de Navarre dîner avec un bourgeois!

JEAN.

Et pourquoi pas? Mieux vaut encore dîner avec un bourgeois que de ne pas dîner du tout.

LE SENECHAL.

Ne pas dîner du tout, c'est, j'en conviens, la chose la plus triste au monde . . . Ah! ça, mon ami, j'espère au moins que lorsque vous serez en présence de votre illustre convive, vous quitterez le ton leste et décidé que jusqu'à ce moment

JEAN.

Je ferai de mon mieux; mais, ma foi! à ne vous rien cacher, je ne vous réponds pas de suivre très-exactement les lois de l'étiquette; je suis assez sans façon de mon naturel; et, emporté par l'habitude, je serais capable d'en agir avec une princesse comme avec mon égale.

LE SENECHAL.

Vous pourriez vous en repentir. Son Altesse est bonne, affable, aime à plaisanter, trop peut-être; mais pourtant il est aisé de lire dans ses regards....

JEAN.

Que sa douceur surpasse encore sa beauté.

LE SENECHAL

Il n'en règne pas moins dans sa démarche un certain air imposant.....

JEAN.

Au travers duquel perce la plus aimable folie.

LE SENECHAL.

Et dès qu'on l'approche, on sent que le respect . .

JEAN.

S'oublie, pour faire place à l'amour.

LE SENECHAL.

Peste! Monsieur le bourgeois! comme vous vous échauffez!Vous concevez donc, sans peine, que tant d'illustres personnages aspirent à la main d'une beauté si parfaite?

JEAN.

Sans doute.

LE SENECHAL (avec ironie)

Vous les approuvez, c'est heureux

JEAN.

Je fais mieux; je les imite.

LE SENECHAL.

Que voulez-vous dire?

JEAN.

Que vous voyez en moi un prétendant de plus qui se met sur les rangs,

LE SENECHAL.

Monsieur Jean de Paris fait le plaisant, à ce qu'il me paraît.

JEAN.

Je ne plaisante point.

LE SENECHAL.

Allons, allons, mon ami, vous êtes fou. . .

JEAN.

De la princesse; vous l'avez dit, Monsieur le sénéchal; la tête m'en tourne!

LE SENECHAL.

En voici bien d'un autre à présent! et c'est à moi que vous faites un aveu

JEAN.

Que je brûle de renouveler aux genoux de son altesse.

LE SENECHAL.

Aux genoux de son altesse! ...vous? ... eh bien! je voudrais voir cela par exarnple! je voudrais voir cela! une telle incartade aurait bientôt reçu sa récompense. (à part) Mais ne mettons point à cette folie plus d'importance qu'elle n'en mérite. (haut) Allons, mort cher, j'ai bien voulu me prêter un instant à votre badinage; ne le poussez pas plus loin, et songez que nous avons à nous occuper d'une affaire beaucoup plus sérieuse....

JEAN

Tenez, M. le Sénéchal, vous allez être satisfait.

- SCENE 5

Les précédens , OLIVIER, LOREZZA, PÉDRIGO, GENS DE LA SUITE DE JEANN, GENS DE L'AUBERGE, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

(Les gens de la suite de Jean apportent , au son des instrumens, du linge, des couverts, et une grande quantité de mets servis sur une vaisselle d'argent très-riche. On dépose les plats sur la table, en chantant le chœur suivant.

CHOEUR.

De monsieur Jean que le dîner s'apprête;
Que la gaité soit l'anie du repas!

(Viennent ensuite les jeunes filles et les jeunes garçons; ils se mettent en double rang sur le passage de la Princesse: au moment où elle arrive, les garçons forment au-dessus de sa tête un berceau de leurs avec leurs guirlandes, tandis que les jeunes filles, en dansant, jonchent de fleurs le chemin qu'elle doit suivre; ils chantent le choeur suivant)

CHOEUR.

Du digne objet de cette fête,
Chantons les grâces, les appas:
Que nos fleurs ombragent sa tête;
Que leur parfum suive ses pas.

- SCENE 6

Les précédens, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Comment donc! tout ici respire un goût, une galanterie, qu'on est loin de s'attendre à trouver dans une auberge de village.

JEAN.

Pardon! j'aurais désiré pouvoir mieux faire; mais, que voulez-vous? dans notre état, à nous autres simples bourgeois, on ne traite pas tous les jours une Altesse, de sorte qu'on ne sait pas trop comment s'y prendre lorsque cela arrive.

PEDRIGO.

Quand madame l'Altesse voudra, elle peut se mettre à table; le dîner est serti!

LE SENECHAL *(présentant la main à la Princesse)*

Madame, le dîner....

LA PRINCESSE.

Je vous réponds, monsieur le Bourgeois, que je suis très satisfaite de tout ce que je vois.

JEAN.

Ce qu'il y a de sur, c'est que, si ce repas champêtre n'est point donné avec recherche, il est du moins offert de bon coeur.

LE SENECHAL *(bas à la Princesse)*

Que dit son Altesse de monsieur son hôte *(haut)* Si madame veut dîner....

LA PRINCESSE.

Je ne reviens pas, monsieur Jean de Paris, qu'en aussi peu d'instans vous ayez pu faire tant d'apprêts !

LE SENECHAL.

L'honneur qu'il attendait devait exciter son zèle... Je crois que le dîner....

JEAN.

Grand merci, monsieur le Sénéchal, de vouloir bien me servir d'interprète.

LA PRINCESSE.

Plaçons-nous. *(La Princesse, Jean et le Sénéchal se mettent à table)* Quel repas magnifique! Monsieur l'aubergiste, on ne serait pas mieux servi dans mon palais.

PEDRIGO.

Son Altesse me fait trop d'honneur! ce ne sont point mes gens qui ont préparé....

LA PRINCESSE. .

Lesquels donc?

JEAN.

Les miens.

LE SENECHAL.

Comment! il mène à sa suite . . .Un homme de cette espèce! d'honneur, c'est incroyable!

LA PRINCESSE.

Tout est vraiment d'une élégance parfaite.

LE SENECHAL.

Cette argenterie surtout est d'une richesse...

JEAN.

C'est ma vaisselle de voyage.

LE SENECHAL.

Elle est à vous

JEAN.

A moi.

LE SENECHAL. .

Quoi! monsieur le bourgeois, vous l'avez apportée de Paris

JEAN.

Oui, j'ai suivi en cela les conseils de ma mère, femme très-judicieuse, et surtout fort prévoyante: « Jean, m'a-t-elle dit la veille de mon départ, garde-toi de manger sur ces vilaines assiettes d'auberge; il y a dans notre office de l'argenterie; emporte-la, mon enfant; après tout, ce n'est que l'affaire de deux ou trois charriots de plus, et de quelques hommes pour en avoir soin; avec cela, on mange proprement partout, et on la rapporte comme on l'a emportée. »

LA PRINCESSE.

D'après tout ce que j'entends et tout ce que je vois, votre père doit être un homme puissamment riche; monsieur Jean de Paris?

JEAN.

A dire le vrai, il est à son aise; il est l'aîné de la famille, et de plus, a un emploi de surveillance aux barrières, qui ne lui rend pas mal; car personne n'y passe sans y laisser quelque chose pour lui. Mais c'est assez nous occuper de ces détails de famille; que maintenant le chant et la danse égaient le repas. Qu'endit M. le sénéchal?

LE SENECHAL.

Je dis qu'à table comme ailleurs, je ne perds jamais de temps; ainsi donc, quand j'y suis, je mange, et ne chante point..

JEAN.

Eh bien! d'autres chanteront pour vous . . .Olivier, disons chacun notre couplet de la romance du troubadour.

OLIVIER.

Volontiers, monsei. . . . monsieur Jean.

JEAN

Allons; prends une guitare, et commence.

PEDRIGO.

Nous, pendant ce tems, dansons et chantons gaiement nos refrains villageois.

OLIVIER.

I

Le troubadour,
Fier de son doux servage,
En ce séjour
Vient pour te rendre hommage.
Né pour l'amour,
Il te sera fidèle;
Allons, ma belle,
Paie à ton tour
D'un peu d'amour
Le troubadour,

CHOEUR.

Au son des castagnettes,
Dansez, jeunes fillettes;
Chantez, jeunes garçons.
Unissez/unissons
Vos/Nos coeurs et vos/nos chansons.

(Pendant le chœur, on forme des danses)

JEAN.

II

Le troubadour,
Le cœur plein de sa flamme,
La nuit, le jour,
Aime et chante sa dame.
Tout à l'amour,
Il ne vit que pour elle.
Allons, ma belle,
Paie à ton tour
D'un peu d'amour
Le troubadour.

CHOEUR,

Au son des castagnettes, etc.

LA PRINCESSE.

Comment donc? je connais votre romance; je peux vous en dire le dernier couplet: c'est la réponse au troubadour.

III

Beau troubadour,
Qui partage ta vie
Entre l'amour,
La gloire et la folie,
Sois en ce jour .
A tes sermens fidèle,
Pour que ta belle
Paie à son tour
D'un peu d'amour
Le troubadour.

CHOEUR.

Au son des castagnettes , etc. etc.

(La danse continue quelques instans, ensuite la Princesse se lève de table; on ôte le couvert, et tous les personnages de la fête s'éloignent.)

LA PRINCESSE

Il faut en convenir, monsieur Jean de Paris, on ne saurait mieux traiter ses convives

JEAN.

Si madame est satisfaite

LA PRINCESSE.

Il serait difficile de ne pas l'être; tout ce qui peut rendre un repas agréable, se trouvait réuni à celui que vous venez de m'offrir.

LE SENECHAL.

Son altesse avait l'intention de se remettre en route aussitôt après son dîner; veut-elle que j'aille m'informer si ses équipages sont prêts?

LA PRINCESSE.

Oui, Sénéchal.

LE SENECHAL.

Je vole, et reviens à l'instant.

JEAN *(bas à Olivier)*

Il faut que mon sort s'éclaircisse. Qu'on suive au plus tôt les ordres que j'ai donnés.

OLIVIER.

Je vais en presser l'exécution.

- SCENE 7

JEAN, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE *(à part)*

Vous vous êtes amusé, M. Jean de Paris; voyons comment vous soutiendrez votre rôle. *(à Jean qui s'éloigne)* Un instant, monsieur le bourgeois; avant que vous vous remettiez en route, je serais bien aise de savoir ce qui vous a pu conduire en ce pays.

JEAN.

Ah! madame! c'est une affaire bien importante! et la plus intéressante de ma vie.

LA PRINCESSE.

La plus intéressante de votre vie?

JEAN.

Oui; j'y viens.... j'y venais pour me marier.

LA PRINCESSE.

Mais vous prenez un air bien touché... . bien triste même, en parlant de votre mariage: vous dont la physiologie franche respirait tout à l'heure la gaité, maintenant Ah! je vois que j'ai été indiscrete.

JEAN.

En aucune manière.

LA PRINCESSE.

Je conçois! ... C'est peut-être un mariage de convenance qu'on exigé de vous!

JEAN.

En effet, c'est un mariage de convenance ... mais il est aussi d'inclination.

LA PRINCESSE.

Ah! vous connaissez la personne?

JEAN.

Oui, madame, je connais la personne.

LA PRINCESSE.

Je ne vous demande pas si elle est bien.

JEAN.

Jamais rien de si parfait ne sortit des mains de la nature ; imaginez tout ce que la grace et l'esprit peuvent avoir de plus séduisant, un sourire enchanteur, un son de voix ravissant, qui porte au fond de l'ame un trouble, un charme inexprimable, qui subjugué, entraîne, auquel où ne peut résister, et vous n'aurez qu'une faible idée de celle à qui j'ai voué mon existence du premier moment où je l'ai vue.

LA PRINCESSE *(en souriant)*

Ah! monsieur! . . . Ah! monsieur Jean de Paris, je le vois, vous êtes amoureux!

JEAN.

Oui, madame; très-amoureux.

LA PRINCESSE.

Je suis loin de vous en blâmer. La seule chose qui m'étonne, c'est la changement que je crois apercevoir en vous; ce n'est plus le même langage, le même ton; vous vous exprimez avec une chaleur, et dans des termes. . .

JEAN *(à part)*

Je m'oublie. *(haut)* Ah! madame! n'en soyez point surprise; l'homme le plus simple, le moins habile devient éloquent, quand il parle de ce qu'il aime.

LA PRINCESSE.

Je vous remercie, M. Jean, de m'avoir fait la confidente de vos amours.

JEAN.

Madame, excusez; je sens que ce rôle . . .

LA PRINCESSE.

Je ne vous en veux pas; mais je vous donnerai seulement une petite leçon de galanterie: il est bien, il est beau de soutenir en champ-clos et devant de preux chevaliers que votre belle est de toutes les belles la plus incomparable; mais le dire à une autre femme. . . ! à moi! . . . Quelque moyen que vous employez pour me persuader, vous ne pourrez jamais parvenir à me convaincre.

JEAN.

Je suis désespéré que ma franchise ait pu vous déplaire.

LA PRINCESSE.

Elle ne me déplait pas; mais parlons d'autre chose. Il m'est venu tout à l'heure une idée: . . Oui vraiment; vous paraissent avoir un tel talent pour les fêtes, que j'ai résolu de le mettre de nouveau à l'épreuve.

JEAN.

Madame, disposez de moi.

LA PRINCESSE.

Vous saurez que pressée par le roi mon frère de prendre un époux, j'ai rempli ses désirs.

JEAN (à part)

Ainsi donc, plus de doute!

LA PRINCESSE.

Un tel événement doit donner lieu aux fêtes les plus brillantes; je veux que la gaité surtout y préside, et pour parvenir sûrement à mon but, c'est vous que je charge du soin de les diriger.

JEAN:

Une telle commission est sans doute très flatteuse pour moi; mais j'aurai l'honneur de faire observer à votre altesse, que ne connaissant point l'heureux objet de votre choix, il me serait de toute impossibilité de célébrer dignement les qualités éminentes qui lui ont mérité la plus glorieuse préférence.

LA PRINCESSE.

Oh! s'il ne tient qu'à cela, la difficulté sera bientôt levée; je vais vous donner à cet égard tous les renseignements que vous pouvez désirer.

JEAN (à part)

Je connaîtrai au moins mon rival.

Duo

LA PRINCESSE.

L'époux que je choisis
Est jeune.

JEAN.

Jeune?.... tant pis

LA PRINCESSE.

Je pensais le contraire.

JEAN.

Sa figure?

LA PRINCESSE.

Doit plaire.

JEAN (à part)

Doit plaire!.... (haut) Son esprit?

LA PRINCESSE.

Par sa grâce il séduit.

JEAN.

Son caractère?

LA PRINCESSE.

Aimable.

JEAN.

Son courage?

LA PRINCESSE.

Indomptable.

JEAN.

Son rang

LA PRINCESSE.

Egal au mien.

JEAN (à part)

Allons, il ne lui manque rien

Ensemble.

JEAN.

Cachons le trouble qui m'obsède!
Amour! Amour! viens à mon aide;
En ce moment sers mon dessein
Où mon succès est incertain.

LA PRINCESSE.

Je vois le trouble qui l'obsède.
Amour! Amour! viens à mon aide;
En ce moment sers mon dessein,
Et mon succès sera certain.

JEAN.

Cet époux, sans doute si tendre?
Vers vous doit-il bientôt se rendre

LA PRINCESSE.

Il est bien près en ce moment.

JEAN.

Il va vous voir et vous entendre

LA PRINCESSE.

Oh! pour me voir, assurément;
(en souriant)
Mais pour m'entendre,
C'est différent:
Je n'en répondrais pas vraiment.

JEAN (à part, en observant la Princesse)

Que dit-elle? (haut) Daignez m'apprendre
Son nom.

LA PRINCESSE.

Il en faisait mystère
Dans l'espoir de se divertir;
Mais on a su le prévenir,
Et lui rendre guerre pour guerre.

JEAN.

Quel doux transport vient m'animer!
Quoi! cet époux qui sait vous plaire....?

LA PRINCESSE.

Faut-il encor vous le nommer?....
Allons, allons, plus de mystère!

Ensemble.

JEAN.

Allons, allons, plus de mystère!
C'est trop renfermer dans mon cœur
Le feu d'une subite flamme;
Je cède à la plus vive ardeur,
Et, plein du transport qui m'enflamme,
Je sens s'exhaler de mon âme
Et mon amour et mon bonheur.

LA PRINCESSE.

Pourquoi vouloir dans votre cœur
Cacher cette subite flamme?
Cédez, cédez à votre ardeur,
Plein du transport qui vous enflamme,
Sans crainte abandonnez votre âme
Tout à l'amour, tout au bonheur.

JEAN.

Ainsi donc, madame, quand je comptais vous abuser, c'est vous

LA PRINCESSE.

Le Roi, instruit de votre déguisement, m'en avait fait part, en me témoignant la satisfaction qu'il éprouverait à me voir vous donner la préférence sur vos nombreux concurrents.

JEAN.
Eh bien! ses désirs seront-ils remplis?...Etes-vous.....

LA PRINCESSE .
Je suis.... la plus soumise des soeurs.

JEAN.
Mon bonheur est au comble! et c'est à vos pieds que mon cœur laisse éclater ses transports.

(Il tombe à ses pieds)

- SCENE 8

JEAN, LA PRINCESSE, LE SENECHAL.

LE SENECHAL.
Ciel!

LA PRINCESSE *(à part, en riant)*
Le Sénéchal!... il en perdra l'esprit!

LE SENECHAL.
Malheureux! vous aux genoux de son Altesse!

JEAN *(toujours aux genoux de la Princesse)*
« Je voudrais bien voir cela » disiez-vous tout-à-l'heure; eh bien! je satisfais votre curiosité.

LE SENECHAL.
Quoi! mes yeux ne me trompent point! la princesse de Navarre souffre à ses pieds. ...

JEAN.
Son époux: qu'y a-t-il donc là de si surprenant?

(Il se relève)

LE SENECHAL.
Son époux! vous?

JEAN.
Faites donc l'étonné, comme si je ne vous en avais pas prévenu?

LE SENECHAL.
O scandale affreux! abominable!... et Madarne tolère une telle audace

LA PRINCESSE.
Que voulez-vous, Sénéchal? je me sens dans mon jour d'indulgence.

LE SENECHAL *(à part)*
Je n'en reviens pas! . . Comment se fait-il? . . . Ah! mon Dieu! est-ce que la tête de la Princesse?... Voici du monde! Il faut du moins espérer que devant des témoins une pareille scène ne se prolongera point.

- SCENE 9 et dernière.

JEAN, LA PRINCESSE, LE SENECHAL, OLIVIER, PEDRIGO, LOREZZA, SUITE DE JEAN, SUITE DE LA PRINCESSE.

OLIVIER.
Notre Maître, tout est prêt, et, quand vous voudrez vous pourrez poursuivre votre route.

PÉDRIGO.
Je crois que de long-temps je ne reverrai un pareil hôte!

JEAN.
Joyeux compagnons de mes voyages! avant de quilter ces lieux, félicitez-moi de l'heureuse rencontre que j'y ai faite de son Altesse la sœur du roi de Navarre; je vous la présente comme la princesse la plus illustre, comme le modèle le plus accompli de toutes les grâces; et, de plus. . . comme ma femme.

PEDRIGO, LOREZZA.
Sa femme!

LE SENECHAL.
Oh! Pour le coup, c'est trop fort! Quoi oser déclarer publiquement ...

JEAN.
Monsieur le Sénéchal croit-il que je veuille former un hymen clandestin? Mais non, je vois qu'il regrette seulement qu'une telle union n'ait pas pour témoin des personnages d'un rang plus élevé, d'une représentation plus brillante. Eh bien! il faut le satisfaire. Allons, camarades! dès cet instant devenez, tout exprès pour lui, preux et nobles chevaliers; qu'à ma voix l'enveloppe grossière qui vous couvre tombe, et vous laisse voir sous le plus riche appareil! :..

(Les soubrevestes de tous les seigneurs de la suite du prince tombent; ils paraissent sous le costume le plus brillant)

LE SENECHAL.
Est-ce un rêve?

LOREZZA.
Ah mon dieu! est-ce que tous les bourgeois de Paris ont de beaux habits comme ça?

JEAN.
Je ne veux rien laisser à désirer à M. le sénéchal; pour achever de lui complaire, je change aussi d'état, je renonce à la bourgeoisie; et de mon autorité privée, je m'institue prince héréditaire de France.

LE SENECHAL *(à part)*
Allons, allons! c'est le prince lui même! *(à Jean)* Ah! seigneur! excusez ma méprise, et qu'en faveur de l'heureuse union ...

JEAN.
Elle obtient donc enfin votre aveu, monsieur le sénéchal? j'en suis charmé. *(à sa suite)* Oui, braves compagnons d'armes, l'hymen va m'unir à la princesse de Navarre; quel objet fût jamais plus digne de votre hommage! imitez son époux, et tombez tous à ses pieds.

(Les personnages de la suite de Jean, s'inclinent et baissent leurs armes devant la princesse, au son d'une fanfare brillante)

CHOEUR.
Honneur! honneur à son altesse!
Faisons éclater nos transports;
Que du plaisir la douce ivresse,
Préside à nos bruyans accords.

FIN.